

pour M. M. Trouvez, fils, à la part de l'auteur.  
Brocheur Delbare

# DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DES COURS

DU

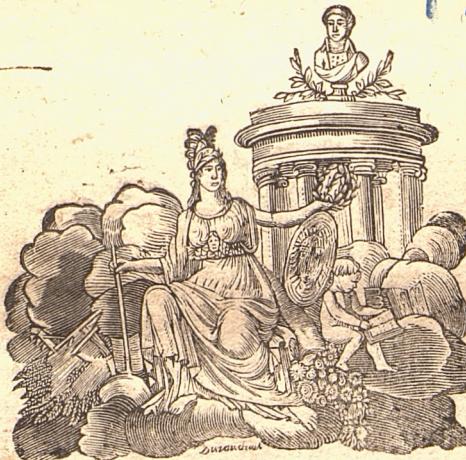
PENSIONNAT CENTRAL DE PÉRIGUEUX,

PAR M. DELBARE, PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES,

Le 7 Novembre 1805.

~~150~~  
~~14~~  
~~12~~  
~~120~~  
271416

PZ 2601.



BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

A PÉRIGUEUX, chez L. CANLER, imprimeur.

БР2 2634

БИБЛІОГРАФІЧНА  
ІСТОРІЯ СУДОВОГО ТА ІНСЛУЖІ

СЕРІЯ ГОСУДАРСТВОВОГО ПРАВА

ВІДДІЛІВ

ІСТОРІЯ СУДОВОГО ПРАВА

DISCOURS  
PRONONCÉ  
A L'OUVERTURE DES COURS  
DU  
PENSIONNAT CENTRAL DE PÉRIGUEUX.

M E S S I E U R S ,

CE n'est point, sans doute, une vaine cérémonie qui nous rassemble ici ; ce n'est pas, sans un but d'utilité réelle, que ces (1) Magistrats viennent honorer, de leur présence, le commencement des travaux d'une nouvelle année classique. Nous avons vu, naguères, leur empressement à récompenser ceux de l'année dernière. Nous avons été touchés des preuves de zèle et d'intérêt qu'ils ont données, pour les progrès de l'instruction ; et notre reconnaissance augmente, encore, en ce moment, où ils nous montrent toute

---

(1) Étaient présens M. le Secrétaire-Général de préfecture, représentant M. le Préfet, et MM. les Maire, Adjoints et Commissaire de police.

l'étendue de leur sollicitude paternelle et de l'esprit public qui les anime. J'aurai, je pense, payé ma part du tribut d'hommages qui leur est dû ; j'aurai secondé les intentions bienfaisantes des citoyens généreux et éclairés qui ont fondé cet établissement, si je parviens à allumer, dans les cœurs de ces jeunes élèves, quelques étincelles de ce feu sacré que tous les bons esprits s'efforcent, depuis plusieurs années, de faire renaître. Je veux parler de l'amour des lettres. Je fixerai plus particulièrement votre attention sur la situation de l'éloquence publique à différentes époques, sur le dépérissement où elle se trouve maintenant, parmi nous, et sur les moyens qui peuvent contribuer à la faire revivre.

### *Première Partie.*

Serait-il donc vrai, Messieurs, qu'il est, pour les lettres et l'éloquence, comme pour les empires, un degré de perfection et d'éclat, au-delà duquel il n'y a plus que décadence et extinction ? Si nous consultons l'histoire, nous trouverons cette vérité malheureusement confirmée par les faits. Nous verrons, d'abord, Démosthène, le plus éloquent des grecs et le dernier des grands hommes du siècle brillant de Périclès, ne laisser, en mourant, que des rhéteurs et des sophistes qui corrompirent le bon goût et dégradèrent l'éloquence. Il est vrai, Messieurs, que la Grèce avait cessé d'être libre; et la liberté, comme vous le savez, est un des plus grands ressorts de l'éloquence. Les orateurs de la Grèce, qui s'étaient vendus à Philippe, n'en méritaient plus le nom; car l'homme qui se laisse acheter ne peut pas être vraiment éloquent. Le despotisme des rois de Macédoine n'eut pas de peine à détruire le peu de talents oratoires qui restaient; les grecs que l'or avait, d'abord, corrompus et que le fer avait, ensuite, asservis, ne pouvaient plus prétendre à rien de grand. La Grèce vit donc s'éteindre, à la fois, et sa gloire politique, et sa gloire littéraire. Elle succomba, tout-à-fait; elle ne s'est pas relevée depuis.

Si, de cet état éclipsé, nous portons nos regards sur la ville de Rome; si nous examinons la situation des lettres, dans cette superbe

capitale du monde ancien, nous verrons deux époques brillantes; l'une, pour l'éloquence; l'autre, pour les autres parties de la littérature: et toutes deux si voisines, qu'elles semblent se confondre et n'en faire qu'une seule. Le siècle où vécurent Crassus, Antoine, Hortensius et Cicéron forme la première partie de cette grande et glorieuse époque. Jamais circonstances ne furent, peut-être, si favorables au développement des plus grands talens oratoires que celles, où ces personnages illustres répandirent un si vif éclat. La république romaine, chancelant déjà, sous le poids énorme de sa grandeur colossale, luttait, avec de pénibles et douloureux efforts, tantôt contre l'anarchie qui menaçait de la dévorer, tantôt contre l'autorité insuffisante des fiers patriciens; et cherchait à rasseoir les bases de sa vaste domination sur la concentration et l'unité du pouvoir. Cicéron, un des plus vertueux des romains, opposant, quelquefois avec succès, et toujours avec gloire, la force de son éloquence, au monstre de l'anarchie, sauva, plus d'une fois, la république; et, lorsque la république ne fut plus qu'un vain nom, il employa ses grands talens à sauver ceux qui l'avaient soutenue et défendue. Ses immortels discours nous présentent, par-tout, un homme supérieur, dans tous les genres d'éloquence, et le modèle le plus parfait, le plus accompli, le plus digne d'une profonde admiration.

Remarquez, je vous prie, Messieurs, la destinée semblable des deux plus grands orateurs de l'antiquité. Demosthène meurt, et l'éloquence meurt, en Grèce, avec lui. Cicéron, proscrit par les triumvirs, pérît avec la république; et l'éloquence pérît, à Rome, avec lui. Il est vrai que le règne pacifique d'Auguste nous dédommage aussitôt de la perte des orateurs publics de Rome, par les deux plus grands poëtes et par un des premiers historiens latins. Virgile, Horace et Tite-Live sont les trois astres lumineux qui jettent une clarté si brillante, sur la 2.<sup>e</sup> partie de l'époque que nous parcourrons. On retrouve, en eux, ces traits sublimes d'éloquence auxquels Cicéron nous a tant accoutumés. Tite-Live, dans son admirable histoire, nous en offre, plus souvent que les deux autres, de superbes modèles. Mais si ces chefs-d'œuvres diminuent nos regrets, sur la perte des orateurs publics, ils ne nous en consolent pas entièrement. On cherche envain, dans toute la suite de l'empire romain, un

l'étendue de leur sollicitude paternelle et de l'esprit public qui les anime. J'aurai, je pense, payé ma part du tribut d'hommages qui leur est dû ; j'aurai secondé les intentions bienfaisantes des citoyens généreux et éclairés qui ont fondé cet établissement, si je parviens à allumer, dans les cœurs de ces jeunes élèves, quelques étincelles de ce feu sacré que tous les bons esprits s'efforcent, depuis plusieurs années, de faire renaître. Je veux parler de l'amour des lettres. Je fixerai plus particulièrement votre attention sur la situation de l'éloquence publique à différentes époques, sur le déperissement où elle se trouve maintenant, parmi nous, et sur les moyens qui peuvent contribuer à la faire revivre.

### *Première Partie.*

Serait-il donc vrai, Messieurs, qu'il est, pour les lettres et l'éloquence, comme pour les empires, un degré de perfection et d'éclat, au-delà duquel il n'y a plus que décadence et extinction ? Si nous consultons l'histoire, nous trouverons cette vérité malheureusement confirmée par les faits. Nous verrons, d'abord, Démosthène, le plus éloquent des grecs et le dernier des grands hommes du siècle brillant de Périclès, ne laisser, en mourant, que des rhéteurs et des sophistes qui corrompirent le bon goût et dégradèrent l'éloquence. Il est vrai, Messieurs, que la Grèce avait cessé d'être libre ; et la liberté, comme vous le savez, est un des plus grands ressorts de l'éloquence. Les orateurs de la Grèce, qui s'étaient vendus à Philippe, n'en méritaient plus le nom ; car l'homme qui se laisse acheter ne peut pas être vraiment éloquent. Le despotisme des rois de Macédoine n'eut pas de peine à détruire le peu de talents oratoires qui restaient ; les grecs que l'or avait, d'abord, corrompus et que le fer avait, ensuite, asservis, ne pouvaient plus prétendre à rien de grand. La Grèce vit donc s'éteindre, à la fois, et sa gloire politique, et sa gloire littéraire. Elle succomba, tout-à-fait ; elle ne s'est pas relevée depuis.

Si, de cet état éclipsé, nous portons nos regards sur la ville de Rome ; si nous examinons la situation des lettres, dans cette superbe

capitale du monde ancien, nous verrons deux époques brillantes; l'une, pour l'éloquence; l'autre, pour les autres parties de la littérature: et toutes deux si voisines, qu'elles semblent se confondre et n'en faire qu'une seule. Le siècle où vécurent Crassus, Antoine, Hortensius et Cicéron forme la première partie de cette grande et glorieuse époque. Jamais circonstances ne furent, peut-être, si favorables au développement des plus grands talens oratoires que celles, où ces personnages illustres répandirent un si vif éclat. La république romaine, chancelant déjà, sous le poids énorme de sa grandeur colossale, luttait, avec de pénibles et douloureux efforts, tantôt contre l'anarchie qui menaçait de la dévorer, tantôt contre l'autorité insuffisante des fiers patriciens; et cherchait à rasseoir les bases de sa vaste domination sur la concentration et l'unité du pouvoir. Cicéron, un des plus vertueux des romains, opposant, quelquefois avec succès, et toujours avec gloire, la force de son éloquence, au monstre de l'anarchie, sauva, plus d'une fois, la république; et, lorsque la république ne fut plus qu'un vain nom, il employa ses grands talens à sauver ceux qui l'avaient soutenue et défendue. Ses immortels discours nous présentent, par-tout, un homme supérieur, dans tous les genres d'éloquence, et le modèle le plus parfait, le plus accompli, le plus digne d'une profonde admiration.

Remarquez, je vous prie, Messieurs, la destinée semblable des deux plus grands orateurs de l'antiquité. Demosthène meurt, et l'éloquence meurt, en Grèce, avec lui. Cicéron, proscrit par les triumvirs, pérît avec la république; et l'éloquence pérît, à Rome, avec lui. Il est vrai que le règne pacifique d'Auguste nous dédommage aussitôt de la perte des orateurs publics de Rome, par les deux plus grands poëtes et par un des premiers historiens latins. Virgile, Horace et Tite-Live sont les trois astres lumineux qui jettent une clarté si brillante, sur la 2.<sup>e</sup> partie de l'époque que nous parcourons. On retrouve, en eux, ces traits sublimes d'éloquence auxquels Cicéron nous a tant accoutumés. Tite-Live, dans son admirable histoire, nous en offre, plus souvent que les deux autres, de superbes modèles. Mais si ces chefs-d'œuvre diminuent nos regrets, sur la perte des orateurs publics, ils ne nous en consolent pas entièrement. On cherche en vain, dans toute la suite de l'empire romain, un

génie dont on puisse comparer l'éloquence à celle de Cicéron; et loin qu'on puisse en trouver, on gémit, sans cesse, de la dégradation à laquelle la tyrannie monstrueuse des empereurs a réduit et le génie, et l'espèce humaine. Tacite est le seul qui vienne percer les ténèbres de cette nuit profonde. Cet homme, tout à la fois historien et orateur, semble devoir tout son génie aux malheurs dont il a été le témoin: on dirait que la tyrannie l'a formé tel qu'il est. Son éloquence frapperait et plairait moins si elle était plus abondante et plus harmonieuse. Elle est convenablement adaptée aux sujets horribles qu'il traite. Sa profondeur, sa concision, ses tours sententieux, la vigueur de ses coups de pinceau, et jusqu'à son obscurité, tout paraît annoncer qu'il avait puisé la trempe et les qualités de son esprit, dans le caractère de contrainte, de défiance et d'humeur sombre qu'un long despotisme avait répandu, dans tout l'empire. Pline le jeune, son contemporain et qu'on peut regarder comme le dernier orateur romain, est une preuve manifeste de la dégradation de l'éloquence. Quoique cet auteur eût de génie, on ne trouve, cependant, dans son panégyrique de Trajan, ni facilité, ni naturel. On y aperçoit, par-tout, des efforts pour s'éloigner de la façon de penser ordinaire et pour soutenir une élévation forcée. Ainsi, Messieurs, depuis la mort de Cicéron, Rome n'eut plus, à proprement parler, d'orateur public qu'on puisse citer comme un modèle.

Pour retrouver quelques traces d'éloquence, il faut aller fouiller dans les décombres de cet empire qui avait tout assujetti à ses lois; il faut arrêter ses regards, sur le christianisme naissant, et chercher, parmi les prédicateurs de la religion nouvelle, ceux qui se sont acquis le plus de réputation. Nous voyons, dans les uns, la pureté du style; dans les autres, la force et la véhémence; mais, dans presque tous, un goût dominant pour l'enflure, des pensées recherchées, des jeux de mots, et pas un seul parfait modèle.

Il semble, Messieurs, que la nature avare d'orateurs publics, ne les produise qu'avec effort, et qu'il lui faille des siècles pour enfanter des hommes véritablement éloquens. Quelle longue révolution d'années à parcourir, depuis Cicéron, avant de retrouver quelques-uns de ces êtres privilégiés qui exercent, sur leurs semblables, le doux et glorieux empire

de la parole ! Quel noble , quel juste orgueil ne doit pas ressentir le peuple qui , après tant de siècles , a vu renaître , chez lui , la véritable éloquence ! Je n'ai pas besoin , Messieurs , de vous dire que cette gloire nous était réservée ; et vous reportez , de vous-mêmes , vos pensées sur le grand siècle de Louis XIV. Il faut convenir , pourtant , à l'honneur de l'Italie , qu'elle nous avait déjà dévancé , depuis long-temps , dans la carrière de la littérature ; et je serais injuste envers les Médicis et le Souverain Pontife Léon X , si je ne leur rendais pas , ici , le tribut d'hommage et de reconnaissance que tous les hommes éclairés leur ont toujours payé. Mais , dans cette brillante époque de l'histoire moderne qui nous offre des poëtes du premier ordre et des historiens comparables à ceux de l'antiquité , nous chercherions , en vain , un orateur public. Ce n'est qu'en France que nous en trouvons quelques siècles plus tard. Aussi la nature semble-t-elle avoir voulu nous dédommager d'une longue disette , en multipliant , tout-à-coup , les modèles , dans les différens genres d'éloquence. N'attendez pas , Messieurs , que je répète , ici , les éloges qui , depuis plus de cent ans , font retentir , de toutes parts , les noms immortels des Bossuet , des Fléchier , des Bourdaloue et des Massillon. Et que pourrais-je ajouter à leur gloire ? Le plus bel éloge qu'on ait fait de ces grands orateurs , n'est-il pas d'avoir placé leurs chefs-d'œuvre au rang des livres classiques et de les avoir mis sur la même ligne que les discours de Démosthène et de Cicéron ?

Le Barreau Français nous présente aussi de parfaits modèles de l'éloquence judiciaire ; et si les esprits des jeunes-gens pouvaient trouver du plaisir dans des discussions de droit civil et criminel , on eût mis , dans leurs mains , Cochin et d'Aguesseau , comme on y a mis nos orateurs sacrés.

Les éloges académiques ont été , dans le dernier siècle , une nouvelle carrière ouverte à l'éloquence publique : quelques orateurs l'ont parcourue avec succès. Mais il manquait à la France la gloire d'avoir produit des émules de Démosthène et de Cicéron , dans le genre délibératif. Depuis le règne de Louis XV , on voyait , avec peine , l'éloquence de la chaire s'affaiblir sensiblement. Massillon n'était plus. Le père Élisée et l'abbé Poule retenaient encore un peu de ses grâces ;

de ses ornemens et de sa pureté. Mais ce n'était plus cette éloquence, tantôt douce et insinuante, tantôt vive et véhémente; ce n'était plus cette chaleur, cette force et, sur-tout, cette profonde connaissance du cœur humain qui distinguent l'illustre évêque de Clermont.

L'avocat Seguier soutenait, au Parlement, la réputation et l'éloquence du Chancelier d'Aguesseau.....

Mais, Messieurs, quelle sourde agitation, au milieu d'une paix profonde, se manifeste, tout-à-coup, dans toutes les parties de la France? Elle ressemble à ces bruits souterrains que fait entendre un volcan, aux approches terribles d'une violente éruption. Tout s'inquiète, tout se trouble, tout s'ébranle. La fermentation des esprits annonce une prochaine révolution dans les idées, comme dans les choses. Enfin les états-généraux s'assemblent, et c'est du sein de ce cratère politique que de nouveaux orateurs élèvent, à la gloire littéraire de la France, un monument que la postérité plus impartiale et plus sage que nous, saura respecter et admirer. Jamais de plus grands et de plus nombreux intérêts ne furent discutés dans une assemblée publique. Jamais l'éloquence ne se prêta à des sujets plus différens entr'eux. Jamais, aussi, plus de passions opposées ne présentèrent le spectacle d'une lutte plus opiniâtre et plus habilement soutenue. Enfin, jamais plus vaste carrière ne fut ouverte à l'art de la parole.

Je ne viens point, ici, faire la censure des diverses assemblées qui se sont succédées, depuis 1789, ni fronder les opinions des différens partis qui, tour-à-tour, ont dominé. Mais puisque le grand procès de la révolution se trouve jugé, par le fait; puisque toutes les institutions qu'on avait détruites sont aujourd'hui rétablies, en grande partie, il m'est permis, sans doute, dans un sujet purement littéraire, de parler des orateurs publics de l'assemblée constituante, quelles qu'ayent été leurs opinions.

Celui qui a eu le plus de succès et de réputation est, sans contredit, le célèbre Mirabeau. Doué, par la nature, de tous les moyens propres à maîtriser une assemblée publique, il pouvait être plus utile qu'il ne l'a été à la cause d'une sage liberté. Son génie vaste et élevé embrassait tous les sujets. Son caractère avait cette force et cette véhémence qui

subjuguent et entraînent les esprits. Lorsque ses principes politiques triomphaient des intérêts du parti qu'il avait adopté, pour se rendre populaire, et c'était ordinairement dans les grandes questions de droit public, il était vraiment orateur. C'était, sur-tout, dans ces occasions, que lui échappaient ces mouvements d'éloquence qui lui valaient des applaudissements universels. Son style était, alors, plus noble, plus soutenu, plus rempli d'une véritable dignité, plus pur et plus correct que dans ses déclamations de parti, ou dans ses invectives contre ceux qu'on appelait, alors, les amis du despotisme.

Cet homme étonnant, eut pour antagonistes deux émules qui furent moins vantés et qui méritent, peut-être, plus de l'être : l'un, dans l'ordre du clergé, et l'autre, dans l'ordre de la noblesse. Le premier, semblable à Cicéron, avait plus d'étude et plus d'art ; le second, plus d'éloquence et de talents naturels. Le premier, employait souvent l'arme de l'ironie, et, dans ses mains, elle était toujours fine et mordante. La supériorité de cet orateur arracha, plus d'une fois, à ses ennemis, même, des applaudissements d'autant plus glorieux, qu'ils étaient moins volontaires. Le second, avec plus de pénétration et, peut-être, plus de vrai génie, saisissait, d'un coup d'œil, les conséquences d'une mesure proposée. Ses prédictions que l'esprit de parti tournait, alors, en ridicule, ont prouvé depuis, en se réalisant, à la lettre, que cet éminent orateur savait aussi bien lire dans l'avenir que rendre ses oracles. Dans un temps de calme et de raison, on eût admiré, comme le fera la postérité, avec quel éclat et quelle supériorité ces deux orateurs se montraient toujours, dans la discussion des matières les plus sèches et les plus arides, comme dans les délibérations qui avaient pour objet les grands intérêts de l'état. Les sujets de finance, de commerce, de droit civil, d'impositions et une infinité d'autres aussi stériles ont été traités, par eux, avec autant de force de raisonnement que de véritable éloquence.

Au-dessous de ces trois principaux orateurs, je pourrais encore, Messieurs, vous faire admirer, dans les différens partis de cette fameuse assemblée, des hommes très-éloquens. Je pourrais vous parler des vues sages et politiques d'un Malouet, de la dialectique d'un Clermont-Tonnerre, de l'énergie et de la force d'un Montlosier. Je pourrais vous

citer, comme modèles d'éloquence délibérative, quelques discours des Thouret, des Chapelier, des Rabaut-de-St.-Étienne et des Barnave. Mais, Messieurs, tous ces orateurs disparurent, tout-à-coup; l'assemblée constituante se sépara; et ceux qui lui succédèrent se montrèrent aussitôt incapables de soutenir la gloire et la réputation d'éloquence de leurs prédécesseurs. Pour la 3.<sup>e</sup> fois, depuis Démosthène, l'éloquence publique s'éclipsa. On vit, avec étonnement, le vain étalage des grands mots, les idées mesquines, les métaphores outrées, les figures gigantesques succéder à la beauté et aux agréments d'un style nourri d'idées saines, de raisonnemens solides, d'images brillantes et de pensées grandes et fortes. On vit, et l'on a vu, depuis, la clarté et les charmes d'une diction simple et noble, pure et facile, faire place aux pompeux fatras des périphrases, au faux brillant des antithèses, et, sur-tout, à la ridicule manie d'un néologisme affecté. On ne trouve plus dans les assemblées suivantes, ni cette véritable éloquence forte de raisons, de principes lumineux et de maximes vraies et incontestables; ni cette justesse d'esprit, ni ces traits de génie, ni cette politique sage et profonde qu'on rencontre, si souvent, dans les discours de la première.

Au milieu du déperissement général de l'éloquence, on doit cependant distinguer les talens oratoires de Vergniaud, la défense du dernier roi par M. Desèze, les opinions de M. Lemerer, et le superbe discours préliminaire du code civil des français.

Je n'ai ni le tems, ni la volonté, Messieurs, de rechercher, ici, les causes de cette décadence de l'art oratoire, parmi nous. Cette recherche pourrait fournir, il est vrai, une assez riche matière à traiter. Mais mon but, en vous retraçant l'histoire de la gloire et de la chute de l'éloquence, a été d'indiquer, ensuite, à cette jeunesse, quelques-uns des moyens qui peuvent contribuer à lui rendre son éclat. C'est ce qui me reste à examiner.

## *Deuxi<sup>e</sup>me Partie.*

Sans doute, que les talens oratoires ne s'acquièrent pas plus que le génie. C'est la nature qui les donne. Mais il n'est pas moins incontes-

table que l'étude et l'art peuvent, seuls, les développer et les perfectionner. Je dirai plus; ils peuvent en faire apercevoir le germe, dans des esprits qui, sans la culture et l'éducation, ne se seraient jamais doutés qu'ils les possédaient. L'étude est donc le premier et le plus indispensable moyen de cultiver, d'agrandir, de perfectionner le talent de la parole. Cette étude doit avoir, pour principal objet, les grands modèles qu'on a, de tout tems, admiré. S'il était besoin, Messieurs, de prouver jusqu'à quel point le travail peut, quelquefois, triompher des obstacles de la nature, je vous montrerais le plus ancien des orateurs luttant, avec de pénibles efforts et pendant plusieurs années, contre les difficultés que l'embarras de sa langue opposait au développement de ses talens oratoires. Je vous le représenterais s'essayant de loin, à braver les flots tumultueux de la multitude, en élevant sa voix au-dessus des vagues bruyantes d'une mer en courroux. S'il était besoin de vous prouver la nécessité d'étudier les grands modèles, je vous dirais que ce même Démosthène copia, jusqu'à neuf fois, dans sa retraite, l'histoire de Thucidides; et que Cicéron, dans sa jeunesse, s'exerça à traduire les harangues de Démosthène et les ouvrages de Platon. Quand on voit les deux hommes les plus éloquens de l'antiquité puiser des forces et des secours, dans ceux qui les ont précédés, peut-on douter que l'étude et l'exercice ne soient nécessaires au développement du génie, des talens et du bon goût? Ce n'est pas seulement, pour l'éloquence publique que cette étude des anciens est indispensable, elle l'est encore pour toutes les autres branches de littérature qu'on veut cultiver. Il formerait donc un projet insensé, celui qui prétendrait séparer la littérature ancienne et la littérature moderne, et qui croirait qu'il n'est pas nécessaire de lire les orateurs, les historiens et les poètes anciens, pour obtenir quelques succès, ou pour procurer, à son goût, de véritables plaisirs, ou pour juger sainement du mérite des compositions. Où pensez-vous, Messieurs, que Corneille, Racine et Voltaire ont puisé la plupart des beautés qu'on admire dans leurs chefs-d'œuvre? C'est dans la lecture, c'est dans l'étude des auteurs tragiques grecs et latins. Où pensez-vous que Bossuet, Fléchier, Massillon, et les autres orateurs sacrés, ont puisé cette éloquence qui les a rendus immortels? C'est dans la lecture, c'est dans l'étude des harangues de



Démosthène et de Cicéron, et dans les sermons des pères de l'église Grèque et de l'église Latine. Le célèbre d'Aguesseau avait fait une étude si particulière des langues anciennes qu'il consacra, toute sa vie, à la lecture des écrivains grecs et latins. Il était si persuadé que la connaissance des auteurs des différentes nations est utile, soit à l'orateur, soit à l'homme de lettres que, pour se délasser de ses importantes et augustes fonctions, il se livrait à l'étude des langues de l'orient et des langues modernes de l'Europe; et il avait coutume de dire que cette étude était un jeu pour lui.

Ne séparons donc point, Messieurs, ce que ces grands hommes ont toujours uni. Que les élèves qui se destinent à la carrière de l'éloquence étudient, méditent, traduisent les chefs-d'œuvre de Cicéron, les harangues de Tite-Live, et les discours de Tacite. Ce sont là les sources du vrai beau, de la véritable éloquence. C'est à l'aide, de ces auteurs qu'on apprend à juger du mérite des écrivains modernes. Quand on aime Cicéron, quand on est familiarisé avec l'abondance et la précision de Tite-Live; quand on sait admirer le génie hardi de Tacite, on se plaît davantage dans la lecture des orateurs français. On retrouve, avec plaisir, dans les modernes, les qualités qui brillent si éminemment dans les anciens; et lorsqu'on veut essayer de marcher sur leurs traces, on se sent plus de force, plus de facilité; et avec des talents naturels et acquis, on obtient de premiers succès qui en promettent de plus grands, par la suite.

Si l'imprimerie, dont la découverte fait le plus grand honneur à l'esprit humain; si cet art qui, malgré les grands maux qu'il a causés, est si précieux par les grands biens qu'il a fait naître; si l'imprimerie, dis-je, en multipliant, en répandant, dans toutes les parties du monde, les œuvres du génie, a donné plus de moyens, plus de secours à ceux qui veulent courir la carrière des lettres; si, par les perfectionnemens qu'elle reçoit tous les jours, elle met, pour ainsi dire, les lumières et l'instruction à la portée des classes les moins aisées de la société; d'un autre côté, Messieurs, la direction que l'esprit humain a prise, depuis plusieurs années, présente de grands obstacles au talent de la parole. En effet, depuis que les sciences exactes sont si généralement

cultivées (1); depuis qu'on a tout soumis au creuset d'une rigoureuse analyse; depuis qu'on a voulu introduire, jusques dans les compositions littéraires, la précision mathématique qu'on exige dans la solution d'un problème d'algèbre; en un mot, depuis qu'on a tout raisonné et raisonné sur tout; qu'on a mis en question ce qui semblait, depuis long-temps, décidé, et que tous les principes de morale, de vertu, de littérature et des beaux-arts ont été ou révoqués en doute, ou rejetés, ou changés, ou contestés, l'esprit humain est devenu plus difficile à conduire; et ce n'est qu'après un long et minutieux examen qu'il se laisse entraîner. Ce caractère de scepticisme qui domine universellement aujourd'hui, a presque étouffé le sentiment; et il a, sans contredit, éteint tous les feux de l'imagination. Ce n'est donc plus par le sentiment, ni par l'imagination qu'un orateur peut espérer, désormais, de diriger la multitude. Les grands mouvements de l'âme, l'harmonie du style, la magie des sons, l'élégance ou la pureté de la diction ne sont plus les seuls moyens d'arriver au cœur, ou de séduire l'esprit. Il faut, pour agir sur des hommes raisonneurs, une éloquence puissante en raisons. Il est vrai, Messieurs, que, de tout temps, un véritable orateur a dû fonder ses succès, sur la conviction, et que la force d'un discours public a dû consister dans la partie argumentative. Mais lorsque les hommes se laissaient conduire encore plus par le sentiment que par le raisonnement, on pouvait, avec justice, concevoir de grandes espérances de la partie pathétique; et c'était, pour cette partie, qu'on réservait tous les efforts de l'éloquence. Au contraire, aujourd'hui, l'orateur manquerait le but qu'il se propose et pourrait-être accusé de mal-adresse s'il laissait entrevoir le dessein d'émouvoir et d'entraîner ses auditeurs, par la sensibilité. Ce n'est pas lorsque l'égoïsme est le caractère dominant

---

(1) Quoique je regarde l'étude trop générale des sciences exactes comme contraire aux progrès de la bonne littérature, je n'en rends pas moins hommage aux vrais savans; et je m'honore également d'avoir, pour collègue et pour ami, M. Messia, membre de l'institut de Bologne, professeur de mathématiques transcendantes et dont un des élèves, vient d'être admis à l'école polytechnique, à l'exclusion de ses concurrens du Lycée de Bordeaux.

de la société ; ce n'est pas , sur-tout , lorsque de longs et de cruels malheurs ont émoussé tous les sentimens tendres et généreux , qu'on peut se promettre de toucher les cœurs. C'est à l'esprit qu'il faut s'adresser ; c'est sur le raisonnement qu'il faut fonder tous ses succès ; et quand , avec une logique serrée et pressante , on sera venu à bout de convaincre des esprits indociles , on pourra tenter de faire vibrer encore cette fibre imperceptible qui conduit au cœur.

Dans la situation actuelle des esprits , et dans l'état de dépitement où se trouve , parmi nous , l'éloquence , je regarde comme un des moyens les plus efficaces et les plus propres à rendre , au talent de la parole , la force et l'éclat qu'il a eu en France , d'enseigner aux jeunes gens l'art du raisonnement ; et je ne craindrai pas d'exprimer , ici , mon vœu , pour qu'on rétablisse , dans les écoles publiques , des cours de philosophie , non pas de cette philosophie sophistique et argutieuse qu'on enseignait autrefois ; mais d'une philosophie saine , lumineuse et dégagée de tout le pédantisme de l'ancienne école. Je suis convaincu , Messieurs , que les principes de philosophie , telle que je la conçois , sont d'une vérité aussi évidente , aussi rigoureuse que les principes mathématiques. S'ils ne paraissent pas tels à tous les esprits , c'est parce qu'il s'est introduit , dans le monde , un art funeste à la saine philosophie et aux progrès des beaux-arts ; l'art de trouver des défauts à tout ce qui est vrai , beau , grand et sublime , et de nier l'évidence des principes les plus clairs , ainsi que les beautés des productions les plus admirées. C'est , en un mot , parce que l'esprit humain , au lieu de s'être agrandi , s'est , dans le fait , rapetissé , et qu'en croyant se perfectionner , il a véritablement dégénéré.

Il faut donc arrêter le cours trop rapide de cette dégénération. Pour y parvenir , il faut , par tous les moyens possibles d'émulation , éléver la jeunesse à tout ce qui est grand et sublime ; il faut , sans cesse , aider ses efforts , soutenir son courage , étendre ses idées , exciter son amour propre , lui faire aimer la gloire , la lui présenter comme le principal but de ses travaux , et , de tems en tems , en faire tomber , sur elle , quelques rayons. L'amour de la gloire , Messieurs , est le grand mobile des belles actions , et la source des belles compositions. Il anime , il échauffe , il élève , il agrandit le génie. Qui fut plus amateur de la

gloire que Cicéron, et qui fut meilleur orateur que lui ? « J'avoue, dit ce grand homme, en défendant le poëte Archias, j'avoue que je suis animé d'un amour de la gloire un peu trop ardent, peut-être, mais cependant honnête. » Et voici comme il justifie cet amour : « Certes » si l'esprit ne sentait rien pour l'avenir, s'il bornait toutes ses pensées » aux limites étroites de la vie, il ne se fatiguerait pas par de si grands » travaux, il ne serait pas tourmenté, par tant de soins et par tant » de veilles ; il ne s'exposerait pas à tant d'inquiétudes et de dangers. » Mais il y a dans l'homme de bien quelque chose qui l'excite, jour » et nuit, par l'aiguillon de la gloire, et qui lui dit qu'il ne faut pas » laisser tomber le souvenir de son nom avec le tems de la vie ; mais » le perpétuer avec la postérité. »

Voilà, jeunes élèves, les sentimens que vous devez avoir, sans cesse, présens à l'esprit, et celui qui vous les exprime, ainsi, doit toujours vous servir de modèle. Je vous le proposerai continuellement à imiter, vous avec qui j'ai, déjà, passé une année; vous, sur-tout, qui, par votre travail, par votre application et par quelques succès, avez mérité mon estime et mon amitié; vous qui allez faire les premiers pas dans la carrière de l'éloquence et qui devez, par de nouveaux efforts, justifier les encouragemens et les récompenses que, naguères, vous avez reçues. Déjà préparés par l'étude des principes du bon goût et de la saine critique, et par la connaissance des qualités et des ornement du style, vous pourrez plus facilement comprendre les règles des différens genres d'éloquence, et quelles qualités conviennent au véritable orateur. Les exemples, sans cesse, appliqués aux préceptes soutiendront, animeront vos esprits et vous inspireront, peut-être, ce noble enthousiasme, cette louable émulation qui donnent un grand développement aux talens naturels et, qui créent, pour ainsi dire, l'orateur. Enfin, vous puiserez, sans doute, dans l'étude de l'art oratoire, cet amour des lettres qui, dans quelqu'état que vous embrassiez, peut, seul, vous procurer des plaisirs innocens et purs. Puissiez-vous éprouver, par vous-mêmes, la vérité de ces paroles de Cicéron : « les lettres nourrissent la jeunesse, réjouissent la vieillesse, sont l'ornement de la prospérité, présentent

un refuge et des consolations, dans l'adversité, donnent à la ville des plaisirs, sans embarras ; veillent et voyagent avec nous, et nous suivent à la campagne ! Puissiez vous, après avoir obtenu, ici, un peu de cette gloire qu'elles procurent à ceux qui les cultivent avec soin, avec constance, y consacrer toute votre vie, d'une manière utile pour la patrie, profitable pour les mœurs, agréable pour vos amis, honorable pour vous mêmes et flatteuse pour nous !

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE RÉRIGUEUX